

Renata & Dragisa Jovic de Berne

extrait du numero 5F - 1/2003

La fête est prévue pour la fin de l'année. En même temps cela va faire 30 ans que je pratique l'aïkido et c'est aussi mon 50^e anniversaire, cela va donc faire trois chiffres ronds.

Renata: Pourquoi voulez-vous nous interviewer?

Il y a quelques années nous avons eu l'idée de publier une série d'articles intitulée «Aikidokas». Et nous nous sommes rendus compte que les lecteurs «dévorait» ces articles, et même que ces articles constituaient pour beaucoup la raison principale de lire Aikidojournal.

Renata : Parce qu'il s'agissait des personnes, et non seulement du sport ?

Exactement, il semble que les lecteurs aiment pouvoir s'identifier au narrateur.

Dragisa : Moi aussi j'aime lire « des histoires », surtout quand il ne s'agit pas de Japonais. On sait déjà pratiquement tout sur eux, c'est surtout sur eux que l'on écrit et publie. Mais on entend moins parler des « autres » aikidokas, qui pourtant travaillent tout autant et qui se sont développés tout autant. Bien qu'ils montrent peut-être plus de potentiel de spontanéité, ils sont souvent laissés pour compte. Ce que font les aikidokas en Europe ou ailleurs dans le monde m'intéresse bien plus. C'est pourquoi je me réjouis quand je peux lire dans Aikidojournal quelque chose sur des aikidokas relativement peu connus.





Car il sont tout aussi bons et ils ont investi autant sinon plus de travail dans leur activité ! Mais eux, ils ne peuvent pas tirer profit de leur image de « Japonais maison », de Japonais pour qui l'aikido va de soi.

Votre dojo, l'Aikido-Schule-Bern, va bientôt célébrer ses dix ans, n'est-ce pas ?

R. : C'est exact, nous célébrons nos dix ans cette année, et bien sûr on va fêter ça !

D. : La fête est prévue pour la fin de l'année. En même temps cela va faire 30 ans que je pratique l'aikido et c'est aussi mon 50^e anniversaire, cela va donc faire trois chiffres ronds.

Est-ce que l'autre moitié de la famille a aussi quelque chose à célébrer ?

R. : Les dix ans du dojo sont aussi pour moi dix ans d'aikido comme professionnelle et de direction du dojo. D'ailleurs, en Suisse, je suis la première, et jusqu'à présent la seule, femme dans ce cas.

Quand avez-vous commencé l'aikido ?

D. : J'ai commencé en 1972 à Belgrade – il n'y avait pas d'enseignant japonais sur place. Les experts les plus proches étaient en Italie : Hosokawa, Fujimoto et Tada. Donc chaque année nous nous rendions à Florence, Milan ou Rome pour participer aux stages organisés par l'un ou l'autre de ces maîtres, ou par les trois ensemble. Fujimoto Sensei a été le shihan responsable de notre pays pendant des années. Nous étions soutenus dans notre pratique par les séjours en Italie et deux stages par an à Belgrade. Les examens de grades étaient passés devant les trois senseis.

Nous vivions de ces stages, nous les absorbions et étions très motivés et enthousiastes. Nous donnions physiquement beaucoup de nous mêmes, et parfois assez durement. Le manque de « direction » sur place a fait que pour simplement survivre on a dû être très indépendants et énormément progresser de nous mêmes. On avait même des séances de travail théorique, où on lisait et discutait les textes de O Sensei.

Pourquoi, il y a 30 ans, se tourner vers l'aikido, surtout quand il n'y avait même pas de professeur ?

D. : En effet, l'aikido était tout à fait inconnu. J'avais fait deux ans de karaté au lycée et un jour j'ai entendu parler de quelque chose de mystérieux, de nouveau, qui avait l'air très intéressant.

n'oubliez pas
n'oubliez pas
n'oubliez pas

Vous n'allez quand même pas laisser passer une telle occasion !

Un an d'abonnement gratuit au sept mille cinq cent visiteur du site web d'Aikido Journal !
Il en manque encore 265...

donc : **visitez**, revisitez et visitez encore

www.aikidojournal.fr

Un de mes collègues et voisins a commencé à pratiquer et me montrait tout le temps ses nouvelles découvertes, des attaques et des prises. C'est lui qui m'a convaincu de commencer. Après deux mois environ j'étais accroché et j'ai commencé à pratiquer sérieusement.

Dès le début j'étais enthousiaste. Et surtout après avoir participé à un stage avec M^e Tada à Belgrade. On rencontrait toujours plein de nouveaux visages. Cela constituait un nouveau réseau social, c'était très intéressant. J'y ai rencontré tous mes meilleurs amis. On peut dire que je suis venu à l'aikido par hasard.

Quand on pratique en permanence on se crée un cercle d'amis. 30 ans d'aikido, 10 ans de dojo, Renata a plus de 20 ans d'aikido... on peut aussi trouver l'amour sur les tatamis ?

Horst Schwickerath
Beaumont/F

R. : Oui, mais ce n'est pas ce qui est intéressant. On peut se rencontrer n'importe où, entre autre sur les tatamis. C'est l'individu qui donne sa forme à la vie de l'aikido, indépendamment des relations, y compris de couple, qu'il peut entretenir. C'est vrai aussi dans les autres domaines d'activité où s'engagent hommes et femmes.

Pourquoi êtes vous venu de Belgrade en Suisse ?

D. : Il n'y a pas de raison particulière, nous sommes venus en 1986, et nous avons ouvert notre dojo 5 ou 6 ans plus tard. Grâce aux stages nous avons, depuis les années soixante-dix, des contacts avec des pratiquants dans d'autres pays, et donc aussi en Suisse. Nous connaissions déjà aussi Ikeda Sensei, le shihan responsable de la Suisse.

Quand vous êtes arrivés en Suisse en 1986, Renata pratiquait depuis au moins 6 ans, n'est-ce pas ?

R. : Oui. J'avais passé mon examen de shodan devant Fujimoto Sensei.

Avez-vous eu des problèmes pour entrer en Suisse ? Les autorités helvétiques peuvent être assez difficiles en cette matière ?

R. : Non, nous n'avons pas eu de problèmes.

Ce n'est pas par hasard que vous avez pris contact avec l'ACSA (Association Culturelle Suisse d'Aikido) ?

D. : Nous connaissions Ikeda Sensei par l'intermédiaire de Fujimoto Sensei qui l'invitait au moins deux fois par an en Italie.

D'où vous est venue l'idée d'ouvrir votre propre dojo ?

R. : Maintenant il y a de nombreux dojos à Berne, mais alors il n'y avait pas de lieu où nous nous sentions à l'aise. Nous avons donc été forcés de chercher un endroit à nous. Utiliser des installations existantes n'était pas possible : toutes les heures du soir étaient prises, il n'y avait pas un club de sport, pas une association qui puisse nous offrir un créneau libre.

C'est ainsi que nous avons eu l'idée de commencer quelque chose nous-mêmes, et en plus nous avons été encouragés à ouvrir notre propre dojo par des pratiquants qui venaient nous dire qu'ils auraient bien voulu travailler avec nous.

A cela venait s'ajouter le fait que beaucoup de groupe manquaient de connaissances. Pour ce temps-là, nous avions d'assez hauts grades (3^{ème} et 1^{er} dans) et de très bonnes bases techniques. Tous ces éléments nous ont poussés à ouvrir notre dojo. La demande était là, il ne nous restait plus qu'à trouver un endroit et à le louer.

Ce n'est que plus tard que nous nous sommes rendus compte du risque que nous avions pris ! Financièrement c'était une affaire énorme. Il ne faut pas oublier que c'était uniquement un dojo d'aikido, et ce depuis le début. Vous savez certainement ce que cela veut dire. La remise en état des lieux, un ancien atelier de métallurgie, a été un travail monstre, et nous n'étions qu'une poignée. Nous avons eu la chance que notre élève le plus ancien se soit chargé d'organiser toute la rénovation, et nous avons ainsi pu surmonter ces difficultés.

D. : Au début il n'y avait que 10–12 personnes aux cours. Mais dès la fin de la première année, le dojo avait 110 membres. Ainsi on a pu se stabiliser. Bien qu'il y ait une forte fluctuation parmi les pratiquants du dojo, il s'est formé un noyau dur qui nous permet de survivre. Les premiers trois-quatre ans nous avions une centaine de nouvelles inscriptions par an.



Il ne faut pas oublier non plus que les premiers six ans nous assurions seuls tous les cours, il n'était pas question d'être enrhumé ou fatigué. Comme on dit dans mon pays : « Nous avons tiré comme deux chevaux malades ». Nous avons donné 200 % de nous mêmes à chaque cours.

R. : Oui, ce qui nous poussait c'était, et c'est toujours, l'enthousiasme et la motivation de pratiquer l'aikido, ni plus, ni moins.

D. : Quelques unes des ceintures noires qui aujourd'hui assurent une partie des cours viennent de ce temps-là. Il est rare de nos jours de voir un élève rester plus de cinq ans, mais il reste un petit groupe de fidèles qui remonte à ces deux premières années.

Il arrive toujours qu'on ait des différences d'opinion, où que quelqu'un s'en aille, la question c'est...

R. : Un de nos principes suprêmes est d'être ouvert et d'accepter la différence. Nous respectons la personnalité, c'est pour ça que les portes restent ouvertes. Bien entendu, il y a des départs, il y a des gens qui un jour disent que l'aikido ne leur plait plus, ou qui perdent leur motivation, d'autres qui doivent s'éloigner à cause de leurs études, ou d'un mariage. On rencontre toute la diversité humaine, nous ne sommes pas une exception.



possible. Pour nous cela veut dire que tous les membres doivent se sentir égaux – du débutant à la ceinture noire. Ce qui veut dire à son tour que la voie ne s'arrête pas à tel ou tel niveau. Un membre qui veut assumer plus de responsabilité peut le faire à tous moments. Une ceinture noire qui, par exemple, se propose pour assurer un cours ne doit pas s'attendre à ce que ça soit aussi facile que ça. Son travail est bien sûr récompensé à sa juste valeur, mais pas forcément jugée à son poids d'or. Autrement dit, on ne comptabilise pas les heures pour les lui payer. Ce serait tomber dans le piège du matérialisme.

Même quand je délègue un cours je dois être là, observer ce qui se passe et éventuellement intervenir pour corriger. Autrement dit ce n'est pas parce que nous avons délégué une heure de cours que notre travail est terminé.

D. : Un autre point important, c'est que nous respectons les gens tels qu'ils sont. On veut que chacun développe sa propre personnalité et non qu'il fasse ce que nous lui disons de faire sa vie durant. Bien sûr, notre élève reste toujours notre élève, mais nous les encourageons à penser par eux-mêmes et les aidons à trouver leur propre voie. Nous encourageons la communication au sein du dojo – c'est ce qui amène la vie.

Est-ce que les élèves qui assurent des cours touchent une rémunération ? Dans notre monde le côté matériel des choses joue un rôle important et conduit parfois à des conflits.

R. : Chaque école a sa propre philosophie. Et aussi une dynamique de groupe et une atmosphère qui lui sont propres. Nous sommes d'avis que tant que quelqu'un appartient à notre école, nous lui apportons tout le soutien

Ma responsabilité de dirigeante ne s'arrête pas quand je quitte le tatami. Le côté humain, l'exigence de vie sociale, les rencontres, cela se joue plutôt en dehors des cours d'aïkido et doit aussi être encadré. Quand on y est habitué, ces deux aspects vont la main dans la main.

Nous avons une progression : ceinture noire – assistant-instructeur. Chacun a une autre responsabilité. Cette responsabilité comprend tous les aspects de la vie du dojo, pas seulement l'entraînement. Pour exprimer les choses simplement : il y a un grand pot, on n'a pas chacun sa petite casserole. Une prise d'initiative doit être récompensée, soit par une compensation financière, ou par un cours particulier, ou par le remboursement de frais de stage. Dans ce cas nous exigeons que cela soit considéré comme faisant partie de la formation. Nous considérons que cette chaîne de relations est très importante.

The Philosophy of AIKIDO
de
John Stevens
en anglais
ISBN 4-7700-2234-3
format 250x182 mm
132 pages
70 photos noir/blanc
28.90 €
plus frais de port

Editions
Aïkidojournal
B. P. 27
07260 Joyeuse ou
www.aikidojournal.fr

THE PHILOSOPHY
OF
AIKIDO
John Stevens
Foreword by Morihiro Ueshiba

O U V E R T U R E

LUN	18.30–19.45 20.00–21.15	Aïkido à partir du 3° Kyu Débutants
MAR	12.00–13.00 17.00–18.00 18.30–19.45	Aïkido à partir du 3° Kyu Enfants Aïkido à partir du 3° Kyu
MER	17.00–18.00 18.30–19.45 20.00–21.15	Enfants Jo+Bokken 3° Kyu Jo+Bokken
JEU	17.30–18.30 20.00–21.15	Jeunes Débutants
VEN	18.30–19.45	Aïkido à partir du 3° Kyu

Wylterstrasse 109 – CH-3014 Berne
Téléphone +41-31-331 41 55

En ce sens je n'attends de personne qu'il fasse quelque chose gratuitement, mais appartenir à l'école veut dire mettre quelque chose dans le pot, afin que nous puissions tous progresser ensemble.

Cela fait penser au système de l'ACSA...

R. : Qu'entendez-vous par là ? Je ne peux pas parler pour l'ACSA, je m'occupe de ce qui m'est proche, le dojo. Nous ne voyons pas seulement les ceintures noires quand on a une réunion, mais quotidiennement, pendant le cours et après.

D'après ce que je sais le système pédagogique de l'ACSA comporte divers degrés: Shihan, Shidoïn, Fukushidoïn, ainsi que ceux que vous avez mentionnés: ceinture noire, assistant, instructeur...

R. : Qu'est-ce que vous savez de ce travail ?

Si je comprend votre question, je préfère répondre « entre pas grand chose et rien ».

R. : Personnellement, je le vois d'un œil très critique. Il se peut qu'il y ait de tels principes, qu'ils soient écrits quelque part, mais je ne peux y souscrire tout du moins pas dans toute leur ampleur. Mais il y certainement des parallèles. Pour moi ce qui est important c'est qu'ici, au dojo, ce ne soit pas perçu comme quelque chose d'artificiel.

C'est quelque chose avec quoi nous avons grandi, avec toute l'école. Au début il n'y avait pas de ceintures noires ou d'élèves avancés. Tout ce qui arrivait de nouveau l'était pour nous tout autant que pour les élèves. Bien sûr nous avons un rôle de modèle, mais nous nous sommes développés ensemble.

De toute évidence c'est nous qui indiquons la direction à suivre, nous regardions au loin. Mais nous nous faisons mutuellement avancer – un travail d'équipe, ce qui est de plus en plus important de nos jours ! L'aïkido est certes très hiérarchique, mais quand la pyramide a une base large, est bien étagée et s'étend horizontalement plutôt que de monter verticalement en flèche, alors je peux y souscrire.

Le développement de l'élève implique le développement de l'enseignant. C'est notre défi aujourd'hui, c'est ce qu'on appelle un processus, et



c'est ce que signifie le « do » pour nous, et ce depuis le début.

Naturellement il dépend de chacun de savoir dans quelle mesure il est prêt à accepter ce qui lui échoit et dans quelle mesure il est prêt à accepter la spécificité de chaque individu.

D. : Nous essayons de maintenir un haut niveau parmi les enseignants et les élèves. Nous avons souvent entendu dire que nous étions très durs. Nous nous sommes demandés à quoi cela peut être dû, car il n'est pas vrai que nous soyons particulièrement durs pendant les cours et que nous « abimions » les pratiquants.

Cela a bien plus à voir avec l'exigence de développement personnel qui, comme on le sait, ne

va pas « sans peine », sans un travail assidu, sans avoir l'ouverture d'esprit et le courage de l'autocritique.

Moi-même j'ai toujours pratiqué très intensément, j'ai toujours été dur avec moi-même. Je n'avais pas tous les jours un professeur qui puisse me guider dans ma pratique quotidienne. Les stages en Italie n'en étaient que plus notre « pain quotidien ».

Ce que j'avais vu, et absorbé comme une éponge, à ces stages, devait me suffire jusqu'au prochain stage. Déjà à l'époque j'avais du mal à supporter certains Italiens qui venaient aux stages et passaient leur temps à bavarder au lieu de travailler. Il y en avait même que l'on ne voyait jamais pratiquer. Je ne pouvais, et ne

